

Le pacte des foules

I

La journée était particulièrement chaude en cette fin de matinée et une atmosphère de plomb régnait dans les rues du centre-ville. Le soleil implacable dardait ses rayons de lave brûlante dans les moindres recoins transformant la ville en une gigantesque fournaise étouffante. Même au plus profond des traboules secrètes et des porches enfouis, là où la lumière ne pénètre jamais et où l'on s'attend à trouver un peu de fraîcheur et de répit, un air vicié flottait, stagnant, irrespirable, oppressant, donnant l'impression à celui qui l'avale de s'assécher de l'intérieur et de transformer ses poumons en un parchemin déshydraté et cassant. Comme s'il voulait échapper un peu à cette chaleur suffocante Philemol Deppuie pressa le pas sur le trottoir de la rue déserte à l'heure du déjeuner. Il sentait le revêtement de goudron du trottoir, surchauffé et visqueux, mollir sous les semelles de ses chaussures, se liquéfiant sous l'ardeur survoltée du soleil. L'autre extrémité de la rue semblait comme happée par un ciel brûlant qui tentait de l'aspirer comme un vulgaire spaghetti. Philemol Deppuie se hâtait de rentrer chez lui. La ville tout entière, impuissante et résignée, était emprisonnée

Le pacte des foules

sous l'épaisse chape de pollution que sécrétaient à flot continu depuis des décennies les activités industrielles et domestiques de cette marée humaine sans cesse croissante. L'air saturé ne pouvait plus se renouveler. En ce mois de juillet, vidée d'une partie de ses habitants enfuis vers le sud sacrifier au rite immuable des congés payés, la ville prenait des apparences apocalyptiques de monde désolé et sans vie, à jamais révolu à la suite d'un cataclysme sans précédent, une catastrophe post-nucléaire ou quelque chose de cet acabit. Aurait-il à cet instant croisé Mad Max poursuivi par des hordes sans foi ni loi que Philemol Deppuie n'en aurait pas même été surpris. La plupart des volets de la rue étaient clos soit que les occupants tentent de résister tant bien que mal à la déferlante lame d'air incandescent, soit que les habitations fussent désertées pour cause de départ en congés vers des contrées plus aérées. Philemol Deppuie composa le code du portier électronique qui, bien que donnant le sentiment au demeurant bien réel d'être un frein aux relations sociales les plus larges, permettait surtout aux habitants de l'immeuble d'éviter quelques désagréments majeurs tels que trafics de drogue, défécations, dégueulis d'ivrognes, fornications, dégradations et autres joies simples de

Le pacte des foules

la vie ordinaire de la cité, puis s'engouffra à l'intérieur du hall de l'immeuble cossu dans lequel il logeait. Malgré l'imposant lustre haussmannien qui éclairait l'entrée du bâtiment de nuit comme de jour, Philemol Deppuie fut brusquement plongé dans une obscurité presque totale tant le contraste était extrême entre l'extérieur et l'intérieur. C'était un immeuble bourgeois du XIX^e siècle doté d'un somptueux escalier de pierre de taille orné d'une rampe en bois précieux et laiton, à l'extrémité de laquelle était flanquée une authentique boule d'escalier en verre soufflé nid d'abeille à perles diamantées vénitienne doublée or du plus bel effet. Le sol était recouvert d'un carrelage à grand damier noir et blanc décoré de rinceaux et luisant sous la lumière artificielle du plafonnier. L'ascenseur, enfermé dans une cage grillagée, avait été installé de force, comme au forceps, au centre de l'escalier qui au départ n'était pas conçu pour l'accueillir, les ascenseurs, inventés en 1870, n'existant pas encore au moment de la construction de l'immeuble. Philemol Deppuie l'investit et repoussa les doubles portes grinçantes. Le moteur bruyant arracha péniblement la cage du sol dans un concert de frottements et de claquements alternés, le système de câble d'acier filé semblant prêt à rompre à tout

Le pacte des foules

instant. Sur le palier du cinquième étage l'ascenseur s'immobilisa dans un grand fracas mais intact. Philemol Deppuie sortit un trousseau de clefs de la poche de son veston et ouvrit la porte blindée de son appartement. Il avait fait installer ce coûteux blindage plus par mimétisme du voisinage que pour une réelle protection de sa demeure. Son appartement de luxe était en effet chichement meublé et le prix de la porte blindée dépassait sans doute la valeur cumulée de tous ses effets personnels. Aucun de ses riches voisins n'avait jusqu'à présent franchi la porte de cet appartement, l'apparence était donc sauve, il avait réussi à donner le change. Il était des leurs. Philemol Deppuie prit une douche tiède puis soulagé s'effondra sur le canapé de cuir démodé, défraîchi et élimé aux coins. Le salon était vaste et d'une hauteur sous plafond conséquente. Il offrait deux fenêtres ouvrant sur un balcon de fer forgé. En réalité Philemol Deppuie n'appréciait pas particulièrement cet appartement. Il l'avait choisi pour ce que représentaient cet immeuble, cette rue et ce quartier. Dans sa profession cela lui permettait d'afficher une apparente opulence et un niveau de vie élevé. Son loyer astronomique ponctionnait une grande part de son salaire qui n'était pas si élevé,

Le pacte des foules

mais dans le monde de la finance il faut dépenser sans compter et paraître pour être. Cette superficialité et ces artifices Philemol Deppuie était arrivé à en être la première victime et à se leurrer lui-même. Du coup il avait une tendance marquée à se sentir supérieur à beaucoup de ses contemporains et souffrait d'un ego surdimensionné. Philemol Deppuie exerçait le métier d'opérateur de marché ce que l'on appelait parfois golden boy. Il était employé depuis trois ans par le CGF, Crédit Général de France, organisme financier douteux et tentaculaire né de la fusion des trois plus grandes banques françaises à la suite de leur implosion peu après le scandale mondial de la crise financière née de la débâcle des prêts immobiliers américains à risques. La plupart des banques mondiales, grandes ou petites avaient trempé dans des montages de plus en plus complexes et opaques au fil du temps, de plus en plus douteux et dangereux aussi, dérogeant à leur mission originelle qui était le financement de l'industrie et du commerce ainsi que celui des particuliers, pour s'engager dans une fuite cupide et sans fin vers toujours plus de profit. Le phénomène s'était produit dans les états du monde entier sans exception, créant un désordre et un chaos généralisés. Les états souverains avaient

Le pacte des foules

alors dû s'endetter pour recapitaliser les établissements bancaires en difficulté de manière à éviter le pire. Mais le pire était sans doute à venir pour toutes ces entreprises bancaires bien peu regardantes en matière de déontologie et d'altruisme qui surent faire très rapidement des profits colossaux sans se soucier du devenir de plus en plus incertain de leurs clients. Cette recapitalisation se fit bien entendu aux frais de la collectivité et du contribuable de base. Tel le Phœnix, le *Crédit Général de France* renaquit des cendres des trois plus grandes banques françaises victimes de la crise par incompetence et cupidité. Philemol Deppuie était très fier de travailler pour cet organisme financier des plus douteux mais assez représentatif du monde de la finance de ce début de troisième millénaire. L'opérateur de marché travaille pour une banque, une société de bourse ou d'investissement. Il est un spéculateur financier rompu à l'analyse économique dont le travail consiste à anticiper les fluctuations à court terme des valeurs boursières pour engranger des profits dans le jeu des achats et des reventes. L'opérateur de marché doit faire preuve de beaucoup de réactivité et de maîtrise de son stress. Il est en danger permanent comme le joueur de poker. Il doit

Le pacte des foules

en temps réel acheter aux uns et revendre aux autres, devises, actions, options et obligations. Philemol Deppuie avait fait une école de commerce pour pouvoir accéder à sa fonction d'opérateur de marché. Ce n'était ni le stress ni les montées d'adrénaline dont cette profession ne pouvait pas faire l'économie, ni le goût du jeu ou du risque qui l'avaient motivé à épouser ce métier mais la seule perspective de pouvoir gagner toujours plus d'argent – sans limite supérieure – pour peu qu'il sache répondre aux attentes de son employeur. Il pensait réellement pouvoir devenir immensément riche un jour ou l'autre ce qui était du reste tout à fait plausible. Simplement, comme en toute matière, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Sa seule ambition était de paraître et de consommer à l'envi les biens matériels que notre société prodigue. Pour lors Philemol Deppuie devait toutefois mettre de l'eau dans son vin et freiner sa fringale d'objets car ses revenus actuels n'avaient rien d'exceptionnel et au CGF il n'était pas du tout fiché comme un golden boy d'élite à l'avenir prometteur. A quarante ans Philemol Deppuie est resté célibataire sans intention de convoler ni de partager ses biens avec une femme, fut-elle exceptionnelle, sauf peut-être une veuve fortunée ou encore une riche héritière. Il

Le pacte des foules

considère qu'il y a suffisamment de femmes en quête d'aventures d'un soir pour assouvir tous ses besoins sans pratiquement bourse délier. A la rigueur un dîner au restaurant s'il le fallait vraiment, si l'affaire semblait ne pas pouvoir aboutir sans cette option dispendieuse. Et encore dans cette perspective faisait-il en sorte que cela se passe un soir de semaine de manière à produire une note de frais au service comptable du CGF, son employeur, et être ainsi défrayé de cette dépense somptuaire. Philemol Deppuie était un homme bien fait de sa personne, dans la force de l'âge, prenant soin de lui, de son apparence physique, considérant qu'il n'en fallait pas plus pour séduire la plupart des femmes. Et de fait il n'avait aucune difficulté en cela. Son activité professionnelle ne lui laissant que peu de loisir, Philemol Deppuie avait choisi, pour rencontrer des femmes, un moyen de son temps. Il consacrait une heure chaque mois au speed-dating, se rendant dans un café de son quartier où étaient organisées ces séances très prisées dans les grandes métropoles. Le speed-dating a été inventé à la fin des années 1990 aux Etats-Unis par un rabbin diplômé de Harvard, Yaacov Deyo, avec pour objectif de préserver la culture juive en favorisant les mariages intracommunautaires. Depuis, les

Le pacte des foules

règles du speed-dating ont considérablement évolué. D'abord sont apparues des déclinaisons communautaires s'étendant aux Asiatiques, aux catholiques, aux Noirs, aux sourds et muets, et même aux danseurs de salsa. Sous nos latitudes, les versions libertaires sont adaptées au mode de vie urbain contemporain où anonymat et vitesse sont les maîtres mots. La méthode est basée sur la première impression et mue par un souci de rapidité et d'efficacité. Les organisateurs effectuent une première sélection parmi les candidats qui se sont inscrits au préalable. Seuls les candidats retenus sont avertis du lieu et de l'heure précise de la séance de speed-dating. Les candidats retenus sont des célibataires d'âge, de revenus et de catégorie socioprofessionnelle équivalents. On les fait asseoir face à face à des tables, deux par deux, pour une durée prédéterminée de sept minutes montre en main. Un signal sonore ponctue le début et la fin de l'entretien. Les hommes ou les femmes changent alors de chaise. Le turn-over se poursuit jusqu'à ce que chacun ait vu chacune. La conversation peut porter sur tout sujet mais aucune coordonnée personnelle ne doit être échangée, et aucun participant ne doit dire à l'autre s'il souhaite le revoir. À l'issue de chaque entrevue les participants

Le pacte des foules

émettent une appréciation confidentielle sur la personne qu'ils viennent de rencontrer en indiquant s'ils souhaitent ou non la revoir. Les organisateurs mettent alors en rapport ceux qui souhaitent se rencontrer à nouveau mutuellement. A y regarder de plus près cela ressemble assez souvent à un immense abattoir où la courtoisie et le respect de l'autre sont remplacés par la goujaterie et la lubricité. On y rencontre plus d'hommes et de femmes à la recherche d'un bon coup que de cœurs solitaires à la recherche de l'âme sœur. En tout cas, telles étaient bien les motivations de Philemol Deppuie à qui une heure de speed-dating fournissait sa ration mensuelle de chair plus ou moins fraîche. Il y avait là comme un relent de boucherie. Les couples se formaient souvent dès la sortie du bar et les hôteliers du quartier se frottaient les mains, ravis de cette aubaine. Philemol Deppuie ne regrettait pas sa séance de speed-dating du jour. Ne venait-il pas d'appâter une superbe blonde pulpeuse ? Pour la ferrer il l'avait tout de suite emmenée déguster un sorbet dans un café de Saint-Germain. Les Français consomment aujourd'hui plus de 363 millions de litres de glace. Soit environ six litres par an et par personne. L'inconnue à découvrir est la quantité de glace nécessaire et suffisante pour qu'un homme

Le pacte des foules

parvienne à faire entrer une femme dans son lit. On pourrait alors calculer le nombre moyen d'orgasmes que l'industrie laitière dans sa filière produits glacés est susceptible de déclencher chaque année. Et peut-être les instances politiques décideraient-elles de soutenir cette industrie pour le bien-être de la population. La jeune femme se nommait Coraline Terbafes. Elle travaillait comme vendeuse dans une boutique de prêt-à-porter en périphérie de Paris. Elle était blonde, elle était bien faite, elle ne parlait pas trop et elle ne posait pas de questions. Elle plaisait bien à Philemol Deppuie.

Le pacte des foules

II

A demi dissimulé derrière le rideau de la fenêtre du premier étage, un homme immobile regardait au loin, l'œil rivé sur la ligne d'horizon, bien au-delà de la ville, bien au-delà du monde réel. Immobile, le regard vide, il semblait absent, égaré, presque hagard. Pas une fibre de son corps ou de son visage ne bougeait et l'on eût pu croire de prime abord qu'il s'agissait là d'une apparition, d'une illusion ou d'un spectre. Comme bien souvent Emilio Deppluphe était simplement perdu dans ses pensées. Son esprit divaguait sans but précis dans un flot de séquences imagées et d'idées décousues qui se bousculaient sans cohérence, sans fil conducteur, le submergeant dans le désordre de sa conscience. Egaré dans ses errances il paraissait fragile et vulnérable comme si une seule parole maladroite prononcée sur l'instant à son rencontre pouvait à elle seule le faucher, l'anéantir et l'engloutir à tout jamais. De sa fenêtre Emilio avait une vue plongeante sur les appartements de l'immeuble d'en face. Il ne se privait d'ailleurs nullement d'user et abuser de son point de vue dominant pour observer ses contemporains, pénétrer leur intimité, épier leur vie, découvrir leurs

Le pacte des foules

petits secrets, essayer de les comprendre avant que son verdict ne tombe comme un couperet, définitif, irrévocable, irréversible. A cinquante-neuf ans, Emilio se dirigeait avec difficulté dans les méandres de l'existence, le grand dédale de la vie, victime d'un changement peut-être trop rapide, trop brutal, trop précipité de la société dans laquelle il évoluait à pas mesurés. En quelques décennies à peine toutes les valeurs que ses parents et la société lui avaient inculquées, imposées, vissées dans le corps et dans l'esprit, avaient été remises en cause, malmenées, dématérialisées, puis finalement démantelées et atomisées. Ces valeurs d'altruisme, de compassion, de solidarité, d'effort, de droiture, de fidélité même avaient forgé son mental, son caractère, sa nature et par là même ses réactions et son modus vivendi. Sans verser pour autant dans la nostalgie du passé, ce qui serait la preuve formelle d'une inaptitude caractérisée à vivre en société et une manière irrévocable de mettre le pied droit dans la tombe, Emilio refusait avec hargne et acrimonie une société qu'il estimait être en déliquescence, en déficit cruel de visibilité, de créativité et d'amour. Il n'aimait pas ses contemporains qu'il estimait globalement méchants, hypocrites, égoïstes et stupides... Il ne les aimait

Le pacte des foules

pas mais il s'y intéressait. Emilio parcourait les allées de la vie dans un état permanent, constant, immuable, inébranlable, inaltérable de réaction contre un conformisme latent destructeur de la société de ce siècle. Divorcé et solitaire, il était informaticien et s'immergeait des jours durant dans le peaufinage d'algorithmes complexes et alambiqués qui l'accaparaient tout entier, repoussant un temps au loin les pensées noires qui emplissaient habituellement son esprit. Toujours campé devant sa fenêtre Emilio émergea de ses songes revenant une fois encore à cet aphorisme selon lequel le péché originel, damnation de la société moderne qui la mènera inéluctablement à la débâcle et à l'anéantissement est la notion du court terme, érigée en principe de base universel, fondement et finalité de toute activité humaine, industrielle, financière, matérielle et même sexuelle. Cette notion obsédante et omniprésente du court terme, Emilio la voyait ressurgir au détour de chaque conversation, de chaque acte, de chaque projet, de chaque réalisation, encore et encore, toujours et partout. L'industrie, l'économie, les rapports sociaux et même amoureux étaient gangrenés par le court terme. C'était comme une maladie sournoise, insidieuse, une nécrose du tissu

Le pacte des foules

social qui en l'absence d'apport d'oxygène, c'est-à-dire d'amour, de respect et de considération, meurt, puis se putréfie, révélant une odeur fétide pestilentielle. Emilio était intarissable sur le sujet. Il pensait ne pas être outrancier dans ses propos mais au contraire totalement lucide sur la cause des malheurs et des misères de l'humanité toute entière et se sentait capable de faire la démonstration que la dissection et l'analyse synthétique de tous les maux et désordres qui nous troublent en ce bas monde ramènent toujours à la notion du court terme. Emilio avait appris qu'il faut donner du temps au temps et déplorait que cette formule surannée et désuète ne soit plus d'actualité dans le monde contemporain et que lui ait au contraire été substitué le redoutable *Time is money* unanimement adopté par l'ensemble des sociétés de la planète, qu'elles soient riches ou pauvres, blanches ou noires, du Nord ou du Sud. Le Professeur Avigdor Cahaner, scientifique sans cerveau et grand manipulateur génétique de l'Université Hébraïque de Jérusalem a créé en 2002 le barechicken, un poulet sans plumes issu d'hybridations entre un oiseau naturellement sans plumage et un poulet d'élevage normal. Certes il n'y a pas eu manipulation génétique mais la preuve est faite que

Le pacte des foules

même le monde des chercheurs, à la solde du grand capital, sert la cause du court terme. Grâce à son absence de plumes les transformateurs vont gagner du temps et donc de l'argent. *Time is money*. Le volatile grandit moins vite quand la température est élevée. Privé de son plumage il a moins chaud, est moins stressé et peut ainsi se hâter plus vite vers l'abattoir. On lui prédit un bel avenir dans les pays chauds du Tiers Monde où il pourra utiliser toute son énergie pour croître plus vite et non faire pousser des plumes inutiles en pure perte. Comptons donc sur les chercheurs écervelés et corrompus pour nous concocter un monde sans couleur, un monde sans poils et sans orties, un monde sans douleur et sans plaisir, un monde formaté, sur mesure, un monde efficace. Un peu contrarié par la teneur passablement négative des pensées qui l'habitaient, Emilio revint peu à peu à la réalité des choses qui l'entouraient. Encore tout accaparée par ses pensées sombres son attention fut attirée par une jeune femme déambulant sur le trottoir situé juste en face, sous ses fenêtres. Elle arpentait le macadam d'un pas rapide et assuré, martelant l'asphalte de ses talons aiguilles, semblant se hâter vers un destin impérieux qu'elle ne pouvait fuir et qui l'appelait avec une insistance

Le pacte des foules

péremptoire. Echappant à ses sinistres rêveries grâce à la délicieuse apparition de la jeune femme dont les appâts affriolants avaient su l'extirper de cette torpeur, Emilio Deppluphe laissa retomber sur la fenêtre la lourde tenture de damas de coton d'Egypte cramoisi. Emilio ne quittait que rarement le repaire où il vivait terré. Il avait aimé parcourir le vieux continent au volant de sa Chevrolet 1952, à la découverte des pays de l'Europe en construction. En 2014, à la suite de la grande pénurie de pétrole il avait été contraint de remiser sa voiture qui consommait dix-sept litres aux cent kilomètres d'un précieux carburant rendu désormais inaccessible au commun des mortels. Comme presque tout le monde ses déplacements ne pouvaient plus se faire que par le train. Et encore fallait-il impérativement choisir une destination desservie par le rail. La totalité des lignes secondaires avait déjà disparu depuis bien longtemps. Les trains à grande vitesse, les seuls qui avaient survécu et qui même se multipliaient partout en Europe étaient alimentés par des centrales nucléaires dont le nombre et la taille croissaient sans cesse, inexorablement, comme une fatalité. C'était comme une prairie au mois d'octobre quand les coulemelles éclosent et poussent en quelques heures, étalant de surprenants tapis de

Le pacte des foules

champignons spontanés. Seuls quelques centaines de milliers d'Européens avaient encore accès à l'or noir sévèrement rationné et hors de prix. Les entreprises les plus prospères distribuaient des bons de carburant aux meilleurs éléments parmi leurs effectifs pour les inciter à ne pas écouter le chant des sirènes de la concurrence sauvage cherchant à les débaucher à son profit. Depuis quelques années les routes des *Etats Groupés d'Europe* étaient très peu fréquentées et par la force des choses la mortalité routière était devenue quasi nulle. Les routes demeuraient pourtant parfaitement entretenues par les pouvoirs publics dans l'espoir qu'un hypothétique substitut au pétrole puisse prochainement émerger, ce qui était bien peu vraisemblable en l'état actuel des connaissances scientifiques. Certes des alternatives existaient concrètement applicables sur le champ mais présentant des inconvénients inacceptables en termes d'exploitation, d'environnement ou de coût de revient. Dans ce domaine la recherche était en panne, au point mort. La nuit tombait sur l'Europe. Emilio Deppluphe arpenta fébrilement l'appartement vide qui résonnait, emplissant les pièces nues d'échos vibrants et sonores. Non il ne regretterait pas ce lieu qu'il s'apprêtait à quitter définitivement,

Le pacte des foules

sans état d'âme, sans se retourner. Il ne l'avait pas vraiment choisi. Il ne l'aimait pas, ne le supportait plus. Un hasard de la vie l'avait attiré ici de manière sournoise, insidieuse, sans grand enthousiasme de sa part. Il avait cru pouvoir s'y enraciner. Il s'était fourvoyé et désirait maintenant fuir au plus vite cet endroit sans joie et sans vie où il avait vu ses racines dépérir peu à peu jusqu'à pourrir et se décomposer, exhalant un miasme pestilentiel. Il claqua une toute dernière fois la porte palière de la demeure. Il laisserait derrière lui bien des tourments et des tranches de vie bien amères. Il se disait qu'il ne reviendrait jamais dans ce lieu qu'il effacerait bien vite de sa vie, démarra le fourgon chargé de ses meubles et de ses effets personnels et prit la direction d'Arles, sa Terre promise, cette cité romaine magique où, dit-on, souffle un vent de liberté.

Fin de l'extrait